



LES LAPONS DANS L'ALASKA.

Le dessin ci-dessus représente les survivants d'un "échec". Dans le but de résoudre la question des transports dans l'Alaska le gouvernement des Etats-Unis a, il y a quelques années, importé cinq cents rennes dans ce territoire, et afin qu'ils fussent bien soignés, a amené en même temps quinze Lapons.

TEMPERATURE Du 1er mars 1901. Thermomètre de M. L. O. Observations de M. L. O. au Canal. Bureau météorologique.

Le désir ci-dessus représente les survivants d'un "échec". Dans le but de résoudre la question des transports dans l'Alaska le gouvernement des Etats-Unis a, il y a quelques années, importé cinq cents rennes dans ce territoire, et afin qu'ils fussent bien soignés, a amené en même temps quinze Lapons.

L'ABELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE. Vous objets. Ombre Parisienne à la "Comédie". Desert hygiénique. Rimes et Crimes, poésie, J. G. Les veuves d'artistes et d'écrivains. Anecdotes sur Bonaparte. Le langage des Clerges. La Mode. La Timbreuse, feuilleton de dimanche. Mondanités, éloges. L'Actualité, etc., etc.

LES TRUSTS ET LE GOUVERNEMENT.

Les Etats-Unis traversent, depuis quelques années, une crise terrible, de l'issue heureuse ou malheureuse de laquelle dépendent non seulement leur prospérité nationale et leur avenir économique, mais aussi leur dignité morale et leurs libertés politiques.

Elles ont opéré jusqu'ici de véritables prodiges. Elles sont une des plus éblouantes gloires du monde moderne; elles en constituent la principale force, et elles ont peut-être plus fait pour le progrès que toutes les découvertes de la science physique. Le spectacle éblouissant auquel nous assistons depuis près d'un demi-siècle en est la preuve indubitable. A quelque école économique que l'on appartienne, libre échangiste ou protectionniste, il faudrait être de mauvaise foi pour ne pas convenir que la prodigieuse prospérité actuelle de l'Etat-Unis est due principalement à la mise en œuvre commune des capitaux individuels d'abord, des capitaux des sociétés ou corporations ensuite; en d'autres termes, ce que l'on appelle vulgairement les Trusts.

lui, parce que, ouvertement ou sourdement, il a son captiver par l'éclat de son or. Il suffit de le suivre, incontinent, dans une de ses plus éclatantes manifestations, dans l'exploitation des chemins de fer, pour se rendre compte de la puissance qu'il exerce. Là, il est maître absolu; toutes les lignes, petites et grandes, lui appartiennent. De telle sorte que, à un moment donné, il peut faire la hausse et la baisse sur les prix de transport et même mettre l'embargo sur toutes les communications, d'un bout à l'autre de l'Union. Rien ne peut l'en empêcher, rien... rien..., que la peur d'une révolution.

Cette puissance des monopoles, notamment de celui des chemins de fer, pour n'en citer qu'un, est tellement effrayante, que beaucoup de bons esprits cherchent à s'en débarrasser par l'expropriation, ou plutôt par l'achat des chemins de fer qui, tous, sont la propriété de compagnies.

Mais en outre de l'impossibilité d'établir un concurrence entre le gouvernement et les grandes compagnies plus ou moins fusionnées. C'est le seul moyen de tenir les Trusts en respect, et d'empêcher les pouvoirs publics de glisser peu à peu sur la pente qui peut conduire au socialisme, tout en ne risquant pas de ruiner l'Etat.

LA Mission du général Pendezeck EN RUSSIE.

Paris, 20 février. Au moment où les dépêches de Saint-Petersbourg annoncent que le général Pendezeck, chef d'état-major de l'armée française, vient d'être reçu en audience particulière par le Tsar, il n'est pas inutile de rappeler que lorsque le collaborateur du généralissime quitta Paris, les feuilles officielles insinuaient, dans une note uniforme, que la mission de cet officier consistait uniquement à féliciter l'Empereur au sujet du rétablissement de sa santé.

On se souvient que le général Zakarow, chef d'état-major de l'armée russe, vint à Paris en juin 1900 pour s'aboucher avec nos chefs militaires; mais déjà le général André faisait fonctionner la guillotine sèche et décapitait l'armée française.

On s'empresse, naturellement, de le faire déguiser. Mais un besoin était fait, et il se donna même la satisfaction, avant de partir, de "prendre" le suisse qui l'invitait à descendre, et dont la physionomie effarée et scandalisée valait bien les honneurs d'un instantané.

Il est vraiment regrettable que dans une colonie française, où les noms de l'Etat, de nombre de villes et de villages, des rues mêmes rappellent la France, et ceux de ses enfants qui furent honorés par des fonctions publiques, on en soit venu à un point où l'on se voit déléguer petit à petit la harmonieuse langue française.

Il a reçu dans ce sens des instructions formelles, non pas du général André, qui dans son discours de Beaune traitait la Russie de "puissance étrangère", mais du président du conseil et du ministre des affaires étrangères forcés de se convertir en vue de complications qu'ils n'ont pas su prévoir à temps et dont ils présentent enfin les sérieux dangers.

Il n'est pas douteux que la mission du général Pendezeck réussira grâce aux excellentes dispositions de nos alliés du Nord; mais n'est-il pas déplorable que cette mission ait été rendue nécessaire par la criminelle insouciance d'un gouvernement qui pensait toujours à Dreyfus et jamais à la France? Il appartenait à un soldat d'aller porter à nos amis du Nord l'expression de notre inébranlable amitié; tout au plus peut-on regretter que par la même occasion il ne soit pas encore en mesure de leur annoncer que l'intéressé vide-régiments a été enfin rendu à ses caves de Bourgogne.

Un amusant écho du mariage de M Paul Deschanel.

A la faveur du désordre qui régna à l'entrée de l'église—et qui était tel qu'un grand nombre de personnages officiels, des membres du corps diplomatique entre autres, ont dû rebrousser chemin, — un ingénieux et habile photographe parvint à se faufiler dans la foule, et une fois dans l'église, il alla s'installer, devinez où?

Dans la chaire, tout simplement, où il était protégé par une ombre favorable. Nul n'aurait songé, d'ailleurs, à aller chercher là un intrus. L'indiscret opérateur eut donc tout le temps de prendre tous les instantanés qu'il voulait, et c'est seulement quand les portes de l'église s'ouvrirent à deux battants et que la grande lumière pénétra dans l'intérieur qu'on découvrit le photographe, ainsi tranquillement installé que s'il eût été chez lui.

COQUELIN, Conférencier Université Tulane.

Il est vraiment regrettable que dans une colonie française, où les noms de l'Etat, de nombre de villes et de villages, des rues mêmes rappellent la France, et ceux de ses enfants qui furent honorés par des fonctions publiques, on en soit venu à un point où l'on se voit déléguer petit à petit la harmonieuse langue française.

Il est vraiment regrettable que dans une colonie française, où les noms de l'Etat, de nombre de villes et de villages, des rues mêmes rappellent la France, et ceux de ses enfants qui furent honorés par des fonctions publiques, on en soit venu à un point où l'on se voit déléguer petit à petit la harmonieuse langue française.

Il est vraiment regrettable que dans une colonie française, où les noms de l'Etat, de nombre de villes et de villages, des rues mêmes rappellent la France, et ceux de ses enfants qui furent honorés par des fonctions publiques, on en soit venu à un point où l'on se voit déléguer petit à petit la harmonieuse langue française.

Il est vraiment regrettable que dans une colonie française, où les noms de l'Etat, de nombre de villes et de villages, des rues mêmes rappellent la France, et ceux de ses enfants qui furent honorés par des fonctions publiques, on en soit venu à un point où l'on se voit déléguer petit à petit la harmonieuse langue française.

Il est vraiment regrettable que dans une colonie française, où les noms de l'Etat, de nombre de villes et de villages, des rues mêmes rappellent la France, et ceux de ses enfants qui furent honorés par des fonctions publiques, on en soit venu à un point où l'on se voit déléguer petit à petit la harmonieuse langue française.

Il est vraiment regrettable que dans une colonie française, où les noms de l'Etat, de nombre de villes et de villages, des rues mêmes rappellent la France, et ceux de ses enfants qui furent honorés par des fonctions publiques, on en soit venu à un point où l'on se voit déléguer petit à petit la harmonieuse langue française.

On que vous ressuscitez un de ces héros que vous avez fait revivre, le public vous acquiesce, et l'admiration vous est acquise par la sincérité que vous mettez à traduire la pensée de l'auteur, comme par la conscience que vous apportez à tous les rôles qui vous sont confiés.

Combien il est réchauffant, pour les cœurs français, d'assister, comme hier, à une conférence, aussi agréable à entendre qu'utile à recevoir, faite à la Nouvelle-Orléans, dans une superbe Université, de fondation récente, l'Université Tulane, par un Français de marque, un artiste consciencieux, un maître, héritier de la tradition des Molière, des Lekain, des Talma, des Régnier, des Samson, etc., — sauter spirituellement, au milieu d'une pléiade de femmes du monde, qui toutes comprennent et parlaient assez bien le français pour saisir toutes les nuances de la langue si nette et si pure, qu'il maale à habilement et dont il est, à la scène, un des plus merveilleux interprètes!

Art et la Comédie: tel est le titre de cette conférence humoristique et fort instructive, charmant plaidoyer en faveur des nomades et courageux acteurs qui eurent la passion de leur art, alors qu'il n'était pas sans danger de le cultiver, autant qu'aimable et fine distribue contre les préjugés d'autrefois, qui vont s'effaçant, Dieu merci! mais qui subsistent encore dans certaines milieux, là où sont peut-être des "peques" provinciales, qui ont conservé, avec leurs rancœurs contre les comédiens, l'usage intelligent des cosmétiques, et des farces des précieuses.... que festage Molière.

Oui, certes, Maître, vous l'avez dit avec raison, et aussi avec une autorité fondée sur de sérieuses études, en même temps que sur les succès nombreux que vous procurez les merveilleuses incarnations des personnages classiques, vous ajoutez à la tradition du passé beaucoup de vous-même, et les étonnantes créations des poètes modernes, et vous faites tout à tour un Figure brûlant les planches, plein de brio et de verve, un Annibal byzique, un Cyrano pathétique et plein de délicatesses, un Flambeau pittoresque, dont le souvenir restera, quoique le rôle soit épisodique. De votre place, vous avez pu entendre, avant et après votre remarquable conférence, à quel point on a gardé ici le souvenir de Mascarille, que vous avez fait revivre lors de votre précédent voyage.

Nous avons, en Amérique, les idées larges, la décision prompte, la main franchement tendue à ceux qui nous sont sympathiques, la bourse ouverte pour récompenser le mérite autant que pour soulager l'infirmité; nous sommes donc Français par l'esprit et par le cœur. Pour vous connaître, nous n'avons qu'à lire les journaux, pour vous apprécier, nous n'avons qu'à vous entendre: nos oreilles et ses yeux sont ainsi deux fois charmés, car l'éloge est mérité, nous le savons, et nous sommes heureux de grossir le nombre de ceux qui applaudissent les artistes, qui, à beaucoup d'appert le souvenir effacé de la mère-patrie, la ramenant à ceux qui l'oublient. Crétieux, vous l'êtes, homme d'esprit aussi! la nature, pour vous, a été prodigue. Que vous incarniez un nouveau personnage

Il n'en fallait pas davantage pour

on que vous ressuscitez un de ces héros que vous avez fait revivre, le public vous acquiesce, et l'admiration vous est acquise par la sincérité que vous mettez à traduire la pensée de l'auteur, comme par la conscience que vous apportez à tous les rôles qui vous sont confiés.

Il est vraiment regrettable pour vous comme pour ceux qui parlent notre langue, que vous n'avez pas à qu'à la Nouvelle-Orléans vit en sauto, soutenu par ceux qui ont osé l'amour de la langue française, le plus ancien journal de la Louisiane, le seul quotidien qui s'y publie en français; celui auquel tous les conférenciers français offrent leurs conférences, religieusement conservées par ses fidèles abonnés. En général, partout où la France se retrouve, on aime à lui apporter un salut sympathique, et à y laisser, comme à son emporter, un souvenir aimable de plus. La Louisiane est si sociable et si bienveillante! même quand on ne doit y séjourner qu'un passage. L'Abelle se fait un plaisir et un honneur de vous imprimer sans coquilles, et les Français nombreux à la Nouvelle-Orléans plus que partout ailleurs, eussent été touchés et flattés de cette attention venant de la maison de Molière.

N'oublions pas de dire que c'est M. le professeur Alcege Fortier, notre très distingué compatriote, qui a présenté M. Coquelin à l'assemblée; et voici en quels termes:

Mesdames et Messieurs, Je sais que vous êtes tous désireux d'entendre le plus tôt possible la charmante conférence que M. Coquelin a bien voulu consentir à donner aujourd'hui sous les auspices du Cercle Français de l'Université. Aussi je ne dirai que quelques mots sur le programme de M. Coquelin et lui souhaiter la bienvenue, parmi nous. En Louisiane, à la Nouvelle-Orléans, à l'Université, nous nous intéressons graduellement à la langue française, à la littérature française, et nous étudions avec amour les grandes œuvres de l'esprit français, cet esprit si clair, si fin et si sensible. Nous connaissons donc les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, de Molière, de Regnard, de Molière, de Beaumarchais, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, des Dumas, et d'Edmond Rostand, mais nous savons que pour bien comprendre les œuvres dramatiques il faut que d'habiles interprètes nous les aient fait connaître. C'est l'acteur qui donne la vie aux personnages créés par l'auteur, et le génie de l'artiste dramatique vient en aide au génie de l'écrivain. Boleau n'a-t-il pas dit:

"Jamais l'opérateur en Artiste immortel n'a coté sans de plures à la Grèce antique" (Bible)

Baron, Lekain, Talma, Frédérick Lemaître et d'autres grands acteurs en France, ont su faire ressortir tout le mérite des œuvres qu'ils représentaient, et de nos jours, malgré le charme, la poésie, l'originalité des drames d'Edmond Rostand, auraient-ils eu un succès aussi complet sans le talent incomparable, sans le génie de Sarah Bernhardt et de Coquelin?

Feuilleton L'Abelle de la N. O. LA Fante de Jeannine GRAND ROMAN INEDIT Par PAUL BOUGET. DEUXIEME PARTIE AUTOUR D'UN BERCEAU. X LE SECRET DE LA FOLLE.

Et comme le maître de forges caquissait un mouvement. — Mais pour une fois, et puis que vous en exprimez le désir, j'aurais mauvaise grâce à vous refuser cette permission. S'inclinant, André remerciait. Le secrétaire dit encore. — Prêtés-vous être seul ou accompagné? — Seul. — Soit, donc? — Et au domestique qui se tenait encoré là: — Vous indiquerez à monsieur Vernier l'allée à prendre pour gagner le fond du parc. — Oui monsieur. — Saluant encore une fois, le maître de forges sortit. Et bientôt il fut dans l'allée que le domestique venait de lui désigner.

Tout à coup de loin, il aperçut Hélène. — Elle... assise sur un banc, et s'amusant avec le point de son en-asse, à dessiner quelque chose sur le sable. — Malgré qu'il fût encore à une certaine distance et qu'elle lui tournât presque le dos, il la reconnut néanmoins. — Sur un autre banc, une femme lisait, la surveillante, sans doute... Par instants, tout à fait empoignée par sa lecture, elle poussait de sourdes exclamations: — Ah! les brigands!... Ah! les chepenans! Il vont pourtant faire mourir ce pauvre innocent! Un instant le maître de forges s'était arrêté. Mais il reprit sa marche, docement. Il put s'approcher, arriver très près des deux femmes sans qu'elles l'eussent entendu. L'une était absorbée par un rêve sans fin, l'autre par son feuilleton. Hélène rêvait... Son rêve ne devait pas être vague, indéfini, comme il l'était les autres jours. Son visage avait pris un aspect grave, presque réfiéchi. Vernier la voyait de côté très distinctement à présent. Les lèvres de la jeune femme remuaient, son front se plissait, ses sourcils étaient froncés. Le maître de forges tressaillit. Était-elle encore folle? L'expression de son visage

avait tellement changé qu'il en doutait presque. Tout à l'heure, quand elle le verrait, n'allait-elle pas lui ouvrir ses bras et lui parler raisonnablement comme avant la catastrophe où avait sombré sa raison? Le cœur de Vernier battait à grands coups désordonnés. Il s'approcha encore, arriva tout près. Et, retenant son souffle, il se tint là, silencieux, derrière sa femme qui était occupée à tracer des lignes sur le sable, devant elle... Ces lignes n'étaient pas très régulières, mais elles formaient assez distinctement des lettres... Et la première de ces lettres, une majuscule, était une E... Ensuite une autre e, une troisième, e, enfin une quatrième, e, e... — René... René... qu'est-ce que cela veut dire? songea Vernier. — Encore une conception de son pauvre cerveau. René cela n'a aucun sens... Mais soudain son visage à lui aussi changea d'expression. Il devint très pâle et dans ses yeux une lueur, le lueur des mauvais moments, des minutes de jalousie, parut. Ses poings se serrèrent. Car, dans le sable la pointe de l'en cas guidé par la main de la jeune femme venait de mettre sa

dessus de la dernière lettre, un accent qui complétait le mot et le rendait cette fois parfaitement compréhensible. Ce mot, c'était René! René! Pourquoi ce nom n'appartenant à aucune des personnes faisant partie des relations du maître de forges, venait-il d'être tracé par Hélène? Et pourquoi cette même minute, se rayonnait sur sa figure pâle? Pourquoi cette clarté en ses yeux...? Il devinsit. C'était affreux! Il fut un brusque mouvement en arrière. Cette fois le sable cris sous ses pas. Une branche morte sur laquelle il s'appuya eut un éraquement sec. La surveillante, du coup, fut arrachée à sa lecture. Elle tourna la tête. Et tout de suite, en voyant cet homme au visage décomposé qui reculait, elle fut debout. Qui était-il? Que voulait-il? — Monsieur... Vous désirez? demanda-t-elle. Faisant un effort de volonté, Vernier s'efforça de maîtriser son émotion... Après s'être instinctivement rejeté en arrière, il s'avança et dit: — Le déolar: — Je suis monsieur Vernier. Alors madame Pauly s'inclina. Au bruit de ses paroles, Hélène aussi s'était levée... Elle tourna la tête dans la direction

de son mari. Mais rien dans son visage ne tressaillit, rien ne put faire penser qu'elle le reconnaissait. La surveillante, un peu honteuse d'avoir été surprise en défaut, c'est-à-dire en ne restant pas constamment auprès de la folle, comme elle en avait la rigoureuse consigne, s'exécutait, balbutiant: — Madame, malgré le froid a voulu s'asseoir un peu. Je ne l'ai pas contrariée car le soleil était chaud. — Vous avez bien fait, murmura le maître de forges. Il se maîtrisait, semblait redevenir calme en dépit de l'épouvantable agouisse qui emplissait son cœur. — La malheureuse! la malheureuse! se répétait-il à lui-même... elle aimait... elle aimait quand je l'ai épousée... elle avait donné son cœur déjà à ce René. — Ce René que je ne connais pas, que je ne connaîtrai sans doute jamais... — C'est-là dont l'image reste gravée au fond de son cœur... — Anquel elle reste fidèle... — Dont elle doit prononcer le nom quand elle est seule... — Comme je le hais, moi, cet homme qui me vole mon bonheur!... — Quel misérable!... — Et quelle misérable aussi qu'Hélène!... — Voilà donc la cause de sa

melancolie... — Comme ses tristesses s'ex-pliquent! — Mon Dieu! pourquoi a-t-il fallu que la la rencontre! pourquoi me suis-je mis à l'adorer? — Comme m'en voilà puai à présent! S'il avait déjà souffert des épreuves terribles tombées sur sa vie, ces souffrances-là ne comptaient pas, n'étaient rien devant celle qui lui était infligée en cette minute. — Oh! mon Dieu! quel tortura-re il endurait! Un instant il eut une hésitation, une révolte à la pensée de prendre la main d'Hélène. Mais une force le poussa, vainquit cette hésitation. Il s'approcha d'elle pour l'embrasser doucement là-bas vers la maison. Il lui saisit le bras. Elle n'est pas un tressaillement. — Elle marchait comme automatiquement. Ses yeux restaient fixés devant elle... mornes... vides maintenant. La surexcitation étrange de tout à l'heure avait disparu. Et pendant qu'il l'entraînait, aux côtés de la surveillante, il répéta encore tout bas: — Ah! malheureuse, malheureuse!... — Ah! malheureuse, malheureuse!... — Voilà donc la cause de sa